

1984, de G. Orwell

Introduction :

Georges Orwell est un écrivain britannique qui a participé à la guerre d'Espagne, dans les rangs des Républicains.

Il a vu à l'œuvre deux dictatures, celles de Hitler et de Staline, qui sont pour lui comparables, et les a dénoncées dans son roman *1984*, écrit en 1948, publié en 1949. La société qu'il décrit est une dictature impitoyable, dominée par "Big Brother".

Comment la fiction permet-elle de dénoncer une dictature ?

I. Une société misérable :

Passage à exploiter :

"ces perspectives de maisons du XIX^e siècle en ruines, ces murs étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres, ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habitacles en bois semblables à des cabanes à lapins ?"

1. Une capitale devenue un gigantesque bidonville.

L'impression de misère est poignante ; on peut en analyser les composantes :

a) Le temps a passé, et seules des réparations de fortune ont pu être faites. Les "maisons du XIX^e siècle" sont en ruines, mais elles subsistent, en piteux état.

b) Une énumération détaille toutes les dégradations :

- murs → poutres
- vitres → carton
- toits → tôle ondulée
- clôtures → délabrées, penchées.
-

c) Aucun quartier résidentiel en bon état n'est visible ; la totalité de la ville de Londres est dans le même état, où que l'on regarde, ainsi que le montre le pluriel : "ces perspectives", "ces murs", "ce carton"...

d) Une seule nouveauté : "des cabanes à lapins" qui se sont installées dans des espaces dégagés... par des bombes. Ces logements peuvent d'ailleurs difficilement être décrits ; il faut recourir à une périphrase – ce sont des "habitacles en bois", puis à une comparaison

avec des "cabanes à lapin". Le verbe "jaillir" suggère en outre la rapidité avec laquelle des malheureux ont édifié ces abris de fortune – ils devaient être sans logis, et ont hâtivement profité de l'espace dégagé par l'explosion d'une bombe pour s'installer !

Le niveau de vie de la population est donc misérable ; les matériaux de construction manquent, il n'y a pas de plan d'urbanisme, et les gens semblent livrés à eux-mêmes : ils doivent survivre comme ils le peuvent. L'Angleterre est devenue un pays sous-développé.

2. L'implication du lecteur :

George Orwell utilise plusieurs procédés pour toucher le lecteur ; il s'agit de susciter une émotion, puis une réflexion : c'est une dictature qui a créé la misère.

a) Tout d'abord, le lecteur de 1949 pense à Londres, la capitale de la Grande-Bretagne telle qu'il la connaît : c'est une grande capitale, qui sort des ruines laissées par la Seconde guerre mondiale... Le tableau de Londres en 1984 est, par contraste, affligeant et désolant.

b) Ensuite, l'auteur utilise la focalisation interne : la description passe par le regard de Winston Smith, auquel le lecteur peut aisément s'identifier, d'autant plus que l'adjectif démonstratif "ces" est employé. Ce que voit le personnage est ainsi actualisé.

c) Enfin, la misère de la population est rendu encore plus choquante par la présence des quatre bâtiments qui dominant toute la ville : les ministères sont blancs, imposants, gigantesques, et parfaitement entretenus. Leur forme semble imiter les pyramides égyptiennes, et ainsi défier le temps, tout en suggérant un pouvoir aussi absolu que celui des pharaons de l'Egypte ancienne. Les lignes droites, la verticalité vertigineuse sont réservées aux ministères, soigneusement entretenus parce qu'ils sont les bâtiments qui incarnent le pouvoir ; le peuple, écrasé de misère, vit dans des constructions abîmées, soumises à la dégradation, soulignée par les lignes courbes (il faut étayer les murs, les clôtures penchent "dans tous les sens" ...)

II. Une société policière.

1. Le télécran :

Le roman, écrit en 1948, se situe en 1984, on pourrait donc s'attendre à des progrès techniques, dans la veine de nombreux romans de science-fiction.

Or, une seule innovation technique est mentionnée : le télécran.

Par rapport à la télévision, une différence essentielle : le télécran permet de voir et d'entendre tous ceux qui le regardent !

Aucune vie privée n'est possible, l'espionnage de la "Police de la Pensée" n'a aucune limite. Les citoyens ne sont donc protégés par aucune loi.

2. Un contrôle angoissant :

Grâce au personnage de Winston, le lecteur comprend bien dans quel état d'esprit on se trouve quand on sait que l'on peut être surveillé, n'importe quand.

A deux reprises, l'adjectif "prudent" est employé, ce qui montre amplement la crainte permanente dans laquelle vit le héros.

"Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus **prudent**."

"Winston fit brusquement demi-tour. Il avait fixé sur ses traits l'expression de tranquille optimisme qu'il était **prudent** de montrer quand on était en face du télécran."

En outre, l'incertitude, source d'angoisse, est totale :

"Il n'y avait pas le moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque, personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment."

L'expression de la généralité, grâce aux pronoms indéfinis "personne", "on", fait partager au lecteur les craintes de la population de l'Océania ; il se sent même directement concerné, quand le narrateur emploie le pronom "vous" : "elle pouvait mettre une prise sur votre ligne".

III. Une société du mensonge.

1. La propagande :

Le contraste entre le langage officiel et la réalité est flagrant :

La radio vante "le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal", les expressions ronflantes "Londres, capitale de la première région aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania" sont sûrement empruntées à des discours officiels, mais les belles phrases sont immédiatement perçues comme des mensonges, puisque la réalité nous est donnée grâce au regard objectif de Winston : comme lui, nous éprouvons du "dégoût" devant une ville devenue misérable.

2. Le langage :

a) Le nom des ministères :

"Le ministère de la Vérité, qui s'occupait des divertissements, de l'information, de l'éducation et des beaux-arts. Le ministère de la Paix, qui s'occupait de la guerre. Le ministère de l'amour qui veillait au respect de la loi et de l'ordre. Le ministère de l'Abondance, qui était responsable des affaires économiques. Leurs noms, en novlangue, étaient : *Miniver, Minipax, Miniamour, Miniplein.*"

Le mensonge est repérable à deux niveaux :

Tout d'abord, la contraction est frappante entre l'intitulé du ministère et la réalité de ses fonctions ; les antithèses sont permanentes, par exemple entre la "Paix", dont la recherche est proclamée, et la "guerre", effectivement menée. L'éducation, dont s'occupe le ministère de la Vérité doit être bien réduite, puisque Winston ne possède aucune connaissance historique sur Londres.

En outre, la "novlangue" réduit les mots, les concentre en expressions qui sont si courtes qu'elles empêchent une réflexion sérieuse sur les mots ; dans "Miniver", on ne songe plus à la vérité.

3. Les slogans :

**La guerre c'est la paix
La liberté c'est l'esclavage
L'ignorance c'est la force.**

Les mensonges semblent évidents, puisque la contradiction est totale, par exemple, entre la guerre et la paix, la liberté et l'esclavage.

Cependant, ces slogans sont malheureusement justifiés, dans l'optique d'une dictature.

En effet, si la colère de la population est canalisée contre un ennemi extérieur, le gouvernement est certain d'avoir la paix sociale. La liberté exige que l'on se soumette aux lois, que l'on respecte les droits des citoyens... pour un dictateur, c'est un esclavage ! On peut aussi comprendre que les démocraties se défendent mal contre un ennemi extérieur ; il faut donc abandonner la liberté intérieure pour que le pays échappe à l'annexion. Enfin, un peuple ignorant va obéir aveuglément aux ordres du pouvoir – le pays sera donc fort.

En fait, ces slogans sont extrêmement choquants parce qu'ils disent... la vérité, du point de vue d'une dictature ! Ce cynisme permet de comprendre que le contrôle des esprits est total, et que la population ne peut même plus distinguer la vérité du mensonge.

Conclusion :

a) Bilan.

b) **Ouverture** : Efficacité de l'argumentation indirecte, qui passe par la fiction, la narration, le roman – et qui a le mérite de viser tous les totalitarismes, quels qu'ils soient.

Autre plan possible

I. La dénonciation de la misère (Aspect économique) :

1. Un tableau sinistre.

2. **Une antithèse implicite avec le présent du lecteur** (en 1949) : Londres est la capitale de l'Empire britannique, elle se relève des ruines de la Seconde guerre mondiale. Le lecteur, détenteur de la vérité, est choqué par les pensées de Winston Smith, incapable de reconstituer le passé (le présent du lecteur).

3. **Les lignes droites**, la verticalité des Ministères s'opposent aux bâtiments en ruines. **Symboliquement**, le pouvoir écrase des citoyens misérables.

II. Une dictature (Aspect politique)

1. Un contrôle permanent de la population : le télécran.

2. La propagande, les slogans.

3. Le langage.